

Combien dorment obscurs aux fossés des chemins  
Que leur courage ouvrit au troupeau des humains !  
A chaque nouveau pas il faut une hécatombe ;  
Grand homme qui survit, pauvre homme qui succombe :

ADOLPHE DE PUIBISQUE. (1)

Paris, 1858.

## LE GEANT.

Traduit de l'anglais de Charles Mackay.

Il vint un géant à ma porte,  
Un géant terrible et hautain ;  
Son pied était lourd ; sa main forte  
Tordait les arbres du chemin.  
Le colosse en vain me menaçait :  
Bannissant mon premier émoi,  
J'osai le regarder en face,  
Et lui dis : " Que veux-tu de moi ? "

Le monstre, devenu pygmée,  
A ces accents, tremlé à son tour ;  
Puis, son corps se change en fumée  
Ondulant par le vent du jour.  
Sa rouge prunelle est éteinte ;  
Sa voix ne s'entend qu'à demi.  
" Où, dis-je, en voyant tant de crainte,  
" Où donc est ce fier ennemi ? "

Rien ne resta du géant sombre,  
Qui semblait demander merci ;  
Pas un point du ciel de son ombre  
Ne fut un instant obscurci.  
Ainsi s'éroulent les fantômes  
Qui, souvent, arrêtent nos pas ;  
Un souffle les brise en atomes ;  
Narguons-les : ils n'existent pas.

J. LENOIR.

Montréal, mai 1858.

## L'Enfant des Champs-Élysées.

(Suite et Fin.)

Après une de ces courses vides qui la forçaient, durant quelques instants, à un mauvais sommeil, ayant entendu le pas égal et triste de Zolg, elle releva la tête comme sortant d'une léthargie. " Mon pauvre Zolg ! vous ne le chercherez plus, ni avec moi, ni sans moi. Pourquoi ne me dites-vous pas que c'est mal de tuer ainsi ceux qu'on aime au service de sa douleur ? Eh bien ! moi, je viens de me le dire ; oui : c'est mal, oui, c'est indigne, et je ne veux pas, je ne veux plus me révolter ainsi contre la volonté de Dieu. Mon cœur, ou ma conscience vient de m'en faire un reproche sévère. Vous m'avez trop aidée dans cette poursuite dévorante. Si vous ne vous arrêtez pas, vous mourrez, Zolg ! et j'aurai mérité de ne pas retrouver Michel, ni un serviteur comme vous. Alors je n'aurai plus personne pour le pleurer avec moi ; car vous l'avez beaucoup soigné, vous, merci, bon Zolg ! vous avez beaucoup aimé, beaucoup pleuré, mon pauvre petit Michel.

— Pas plus que mademoiselle Rosa, madame, répondit timidement le vieux serviteur.

Il se fit un silence durant lequel madame de Senne cacha son front sous son mouchoir. C'était un de ces silences que Dieu seul entend pour y verser son esprit et sa lumière, car la mère en deuil de son dernier né n'exhala que par ces douces paroles le triste tumulte de ses peines :

" Vous êtes un si honnête homme, Zolg, et vous avez si bien rempli votre devoir, que vous me donnez une grande leçon pour remplir les miens. Passerai tous les jours aux legons de ma chère Rosa ; je ne la confierai jamais à une maison étrangère. Non, il ne faut pas qu'une mère s'éloigne un seul jour de son enfant. Allons ! poursuivit-elle en se levant, conservez vos forces afin de veiller sur elle et sur moi. Je serai la servante de ma fille et du Seigneur qui m'honore d'une immense infortune : elle vaut bien le bonheur de ce qui m'entoure."

(1) Nous pouvons annoncer à nos lecteurs ce qu'ils considéreront sans doute comme une bonne fortune, la publication prochaine de plusieurs poésies inédites, portant la même signature. M. de Puibusque n'a pas plus publié le Canada qu'il n'est oublié des Canadiens.

Zolg salua comme involontairement sa maîtresse, bien qu'il restât devant elle, car elle lui paraissait en ce moment plus grande qu'à l'ordinaire. Tout alla de part et d'autre comme elle l'avait souhaité. Rosa fit des progrès immenses sous les yeux de sa mère, qui, pour l'en récompenser, l'embrassait avec la plus tendre effusion, sans larmes ; et Rosa, qui priait toujours, disait : " Mon Dieu ! se pourrait-il que vous m'accordiez bientôt le soulagement de voir ma mère consolée ? " Rosa était si jeune qu'elle croyait qu'une mère peut être consolée !

On avait prêché dans l'église voisine, où Zolg, sur ses épaules, allumait tous les jours un cierge qu'il regardait brûler jusqu'à la dernière lueur. C'était sa manière de demander Michel à Dieu, à la Vierge, à tous les saints. Ce jour-là, l'église était envahie ; chacun avait peine à se faire passage, car on pousse impitoyablement dans les églises, ce qui étonnait toujours le vieux Zolg, qui se soulevait la plus près de Dieu qu'il pouvait.

Il eut quelque peine à sortir, étouffant presque et se laissant aller au flot qui se pressait vers le portail, ne perdant de vue ni la foule ni le cierge, qui cessa de brûler à la fin.

" Qu'avez-vous donc là ? lui demanda la vieille Marguerite en le voyant rentrer. On dirait que votre habit est déchiré.

— Il se pourrait, dit Zolg avec un grand sang-froid. Ils se heurtent dans la maison de Dieu comme les âmes dans le purgatoire... mais où donc suis-je déchiré ?

Marguerite, qui avait de mauvais yeux, s'aperçut alors que ce qu'elle prenait pour un lambeau de l'habit de Zolg était en lambeau de papier pendillant, fixé au drap par une épingle.

Leur surprise fut grande lorsque après avoir détaché ce papier, grossièrement cacheté avec de la mie de pain, ils parvinrent à lire, en s'aidant l'un l'autre, cette singulière adresse :

*A Adam quia cate chece.*

Zolg et Marguerite, n'étant pas d'ailleurs très-scandalisés de l'orthographe, finirent par deviner que celle-ci disait clairement :

*A la dame qui a quatre chèvres.*

Ils se regardèrent émerveillés, puis conclurent discrètement à ne pas rompre l'épais cachet, mais à porter en toute hâte l'étrange missive à leur maîtresse. D'abord, madame de Senne ne sut ce que signifiait l'air ému de Zolg ni l'intérêt qu'il semblait prendre à cet affreux chiffon.

" Mon Dieu ! madame, lui dit-il, lisez ; car il est écrit là-dessus : A la dame qui a quatre chèvres. " Et madame de Senne, se faisant promptement gagner par le battent de cœur de Zolg, ouvrit la lettre en tremblant comme une feuille. Ayant parcouru et compris, par miracle peut-être, les lignes qu'on va lire, un grand cri partit de son âme, et ses yeux se fermèrent. Elle venait d'entrevoir le doigt de Dieu dans ces paroles qui ne lui semblaient appartenir à aucune langue.

" *Leipeli ne pu mor soie tran qil. Ont luis fe pu Mal. gempitche ce tou se quege peu dir. quonssol e rou.* "

Il fut reconnu par tous ceux qui s'appliquèrent à déchiffrer cette espèce d'hieroglyphe que madame de Senne avait exactement lu :

" Le petit n'est pas mort ; soyez tranquille, on ne lui fait pas de mal, je l'empêche. C'est tout ce que peut dire. Consolés-vous."

Ce rayon, dans une si longue nuit, ranima la foi passionnée de la mère. Elle sentit en elle comme si la main vivante de son enfant l'avait touchée. Il coula de l'espoir parmi les sanglots qui l'étouffaient : c'était assez pour ne pas mourir. Enfin ce grand mystère lui parut moins funèbre, et, durant quelques jours, il lui fut plus supportable : la vie était au fond, la vie de son enfant ! Sa détresse, à elle, son innocence, à lui, avaient donc apitoyé quelqu'un qui l'approchait ; une femme, une mère peut-être ! " Tenez, mon Dieu, s'écria-t-elle en élevant ce papier devant Dieu, mon Dieu, lisez ! faites que ceci soit vrai ; faites que la main qui m'a pris mon enfant le sauve de la mort, et prenez mon cœur tel qu'il est en ce moment. Oh ! regardez-y, mon Dieu ; dans ses trames inouïes, dans ses larmes de sang, partout, partout, il y a pardon ? "

Le plus grand secret fut gardé sur cette lettre, car elle parut être comme un fil précieux qui pouvait guider jusqu'au labyrinthe où Michel était enfermé.

Rosa ne parlait jamais de son frère ; il n'y avait que son silence qui attestait le souvenir qu'elle en gardait. Passait-elle devant les chèvres qui ne sortaient plus, un frisson la parcourait, tandis qu'elle les regardait d'un air effaré qui faisait mal à voir. Une fois, en revenant de sa course journalière avec Zolg, elle trouva devant leur porte un rassemblement d'écoliers, qui sa présence fit faire instantanément. Ils la laissèrent passer tristes et sérieux, tenant leurs